

PRÉAMBULE

YVON ET L'ART DE : LE CAS DE « LA PETITE FILLE AU BALLON »

La scène est connue. Nous sommes le 5 octobre 2018, chez Sotheby's. L'œuvre la plus célèbre de l'artiste, la petite fille au ballon, vient d'être adjugée contre la somme de 1,2 million d'euros. Une minute après elle s'autodétruit : le broyeur à papier dissimulé dans le cadre fait son œuvre. Le public est sidéré et le monde entier très vite ne parlera plus que de cela, bien au-delà des passionnés et des marchands d'art.

L'histoire ne s'arrête pas là. L'affaire, après avoir fait scandale, l'œuvre est renommée : *Love is in the bin* (l'amour est dans la poubelle). Elle est finalement adjugée, toujours chez Sotheby's, le 14 octobre 2021 pour la somme de 22 millions d'euros. Trois ans plus tard, 20 fois plus cher. Entre temps, le directeur du département d'Art contemporain chez Sotheby's, Alex Branczik, rapproche cette œuvre d'une certaine tradition d'art contemporain : « *cette œuvre est à considérer comme découlant de l'héritage vénéré d'un art de l'anti-establishment, qui a commencé avec le mouvement dada et Marcel Duchamp il y a plus d'un siècle* »¹.

¹ Baudry C., 2021, « Vente aux enchères : le célèbre tableau piégé de Banksy fait son grand retour chez Sotheby's », *Connaissance des arts*, 6 septembre. <https://www.connaissancedesarts.com/marche-art/ventes-encheres/vente-aux-encheres-le-celebre-tableau-piege-de-banksy-fait-son-grand-retour-chez-sothebys-11162893/>

Allez donc savoir pourquoi quand il s'agit d'évoquer le Grand Auteur Yvon Pesqueux, c'est ainsi à Banksy que l'on pense. Les témoignages de ceux qui parlent le Pesqueusien expliquent comment le rencontrer les a transformés puisque se frotter à la pensée d'Yvon Pesqueux ne laisse pas indemne. Assurément, il y a de cela puisque c'est exactement ce qu'ont ressenti tous ceux qui un jour ou l'autre ont croisé la route du Professeur Pesqueux.

Dans l'introduction de cet ouvrage, il navigue avec la maestria qui est la sienne dans tous les dédales des disciplines, des débats, des représentations, des concepts, des théories, des idéologies. Le style Pesqueux est présent, aussi reconnaissable que difficile à expliquer. Bref, le style Pesqueux. Où se mélange philosophie, anthropologie, économie, sociologie, droit, sciences politiques... puisque seul ce regard pluri-inter-trans-disciplinaire peut permettre d'approcher le baroque des organisations. Donc dans un style baroque, comme il l'affirme et l'assume sans détour.

Yvon Pesqueux, Banksy de l'organisation, donc. Parce qu'on y trouve l'énergie du combat éternellement recommencé. Parce que la posture critique devient caméléon, à la fois multi-inter-dimensionnelle et multi-inter-culturelle. Parce que Pesqueux, comme Banksy, joue au chat et à la souris avec les représentations établies, avec les prix et les valeurs, tout en sachant que le combat est perdu d'avance puisque précisément l'économie de marché, devenue plus liquide, financière et donc court-termiste récupère tout. Selon ce paradoxe ultime que ne manquent pas de soulever tous les commentateurs du « Mystère Banksy » : ceux qui fomentent le projet d'une dénonciation par l'art ou par la science au point d'envisager la propre auto-destruction de leurs œuvres en font *in fine* un miel particulièrement savoureux : après tout, « la petite fille au ballon » devenue « l'amour est dans la poubelle » n'est-elle pas, selon les spécialistes, une œuvre plus

belle encore – et donc plus chère ! – puisque seul le ballon, symbole de l'amour, est resté intact².

Au fil des chapitres s'impose la force de l'invitation d'Yvon Pesqueux à réfléchir, et ceci dans tous les sens du terme. L'analogue avec le miroir conduit à de véritables mises en abyme épistémologiques, théoriques, pratiques. Et on comprend pourquoi ce sont dans des livres – nombreux ! – qu'Yvon Pesqueux s'est d'abord plu à publier : les articles qui sont le lot quotidien et laborieux de la vie scientifique contraignent le format et les imaginaires, alors même que l'obsession épistémique du Professeur Pesqueux est de (se) libérer l'esprit précisément des formats et des figures imposés ; ceci, au motif que derrière tout modèle se cache une potentielle tyrannie des esprits.

C'est le message fort qu'il adresse, et la critique radicale qu'il prononce contre ce qui lui apparaît à l'évidence désormais comme son ennemi juré : cette théorie de l'agence qui aura fourni la matrice de tant de transformations organisationnelles, en particulier avec la fortune du NPM, le New Public Management. A n'en pas douter, Yvon Pesqueux a dû adorer l'œuvre de Banksy représentant un enfant jouant avec son nouveau super-héros préféré : cette infirmière, enfin libérée grâce à l'urgence de la crise sanitaire des KPI d'un NPM aussi rationnel et efficace que stupide et *in fine* inefficace. *Game changer*³, il est vrai, quel titre, et comme il sied à ravir aussi au Professeur Pesqueux ! Un titre qui colle d'ailleurs à tous ces héros ordinaires maltraités par les théories managériales que l'on croise au fil des pages de cet ouvrage. Ces héros ordinaires qu'il affectionne tant.

2 Germanaud L., 2020, « Banksy, le mystère le plus connu de l'art urbain », *Image & Co on line*, 24 novembre. <https://imageandco.online/2020/11/24/banksy-le-mystere-le-plus-connu-de-lart-urbain/>

3 Agence Reuters, AFP agence et *Le Figaro*, 2021, « Un Banksy vendu à prix d'or pour venir en aide aux services de santé britanniques », *Le Figaro*, 23 mars. <https://www.lefigaro.fr/culture/un-banksy-vendu-a-prix-d-or-pour-venir-en-aide-aux-services-de-sante-britanniques-20210323>

C'est à cela qu'Yvon Pesqueux, Grand Auteur, aura consacré sa vie scientifique : dénoncer la bêtise, traquer les idéologies qui veulent se faire oublier derrière l'apparente neutralité des techniques, énoncer sans cesse avec force que d'autres imaginaires et d'autres technologies sont possibles, que la seule solution passe alors par cet acte profondément révolutionnaire parce que libérateur et émancipateur : réfléchir.

Quant aux étudiants, doctorants, chercheurs, professeurs, professionnels qui plancheront en 2030 – horizon qui conclut l'ouvrage – mais certainement aussi en 2040, 2050 ou 2100, ils découvriront en lisant cet ouvrage un monde. Le monde du Professeur Yvon Pesqueux. Un monde merveilleux où les lectures sont multi-niveaux, comme doit l'être la réflexivité. Ils y découvriront aussi un savoir encyclopédique et seront sidérés qu'en si peu de pages, ils puissent découvrir tant de choses et se frotter à tant d'immenses auteurs. Un monde, ou plutôt des mondes, approchés à la focale Pesqueux.

Alors, il ne reste qu'à souhaiter à chacune et à chacun bonne réception du ballon d'Yvon ! Puisque c'est ainsi que flotte, d'ouvrages en ouvrages, l'air de l'œuvre du professeur Pesqueux.

Denis DARPY, Jean-Philippe DENIS, Aude DEVILLE
Directeurs de collection

PRÉFACE

Parlez-vous le pequeusien ?

Yoann Bazin & Laurent Magne

LE PEQUEUSIEN, UNE PRATIQUE QUI FAIT GRANDIR (Laurent Magne)

Le pequeusien... tout un concept. Un concept qui vient finalement plus de l'extérieur que de l'intérieur. Une façon pour ceux qui connaissent personnellement Yvon et son travail de parler de lui, ou plutôt de son œuvre, tant il a naturellement effacé les éléments biographiques qui feraient passer l'homme au premier plan, au lieu du penseur d'idées. Il y a tant à dire sur Yvon, tant de choses qu'on ne lui a jamais dites, tant elles sont aussi pour nous des évidences, des évidences constitutives... à la fois de qui il est et de ce qu'il a produit, mais aussi de qui nous sommes devenus à son contact. Le pequeusien est formateur...

J'ai tutoyé Yvon dès notre premier échange, ce qui ne m'arrivait jamais avec un Professeur. C'était un moment étrange d'intimité dans la réflexion qui s'offrit à moi, ce jour-là, à la cafeteria. Il faut dire que rien ne m'avait préparé à cette expérience : ce que j'avais compris de ce que pourrait être cette situation de classe n'est pas du tout ce qui s'est produit. Et c'est sans doute pour cela que je l'ai choisi quasi immédiatement comme seul directeur de thèse possible, pour moi : si je disais une ânerie ou une platitude parce que j'avais insuffisamment

lu, creusé ou pensé, il n'allait pas me rater. Au fond, c'est ça qui m'a vraiment séduit : la rigueur, le travail, le résultat du travail et sa portée ; bon, on ne va pas se mentir, je ne faisais que pressentir tout cela à l'époque, mais en regardant en arrière, c'est bien comme ça que tout s'est déroulé dans mon cas. Si Yvon est une personne que j'affectionne sincèrement, nos rapports n'ont jamais été plus amicaux qu'avec les autres gens qui côtoient Yvon ; en revanche, ils ont toujours été sur le mode du dialogue de l'Esprit. Un dialogue qui ne passe pas d'abord par l'oralité, mais par le silence complexe de la lecture...

Le pequeusien : la pratique de la construction d'un vocabulaire comme expérience de l'altérité

J'ai peu parlé oralement avec Yvon au final. Bien moins que d'autres, en tout cas. Et c'est sans doute un trait profond de notre relation qui se fait par textes interposés. J'écoute Yvon, j'essaye de comprendre, et lors de nos premières rencontres, je sens le potentiel, je vois le travail conceptuel, la façon de faire... mais je suis complètement dépassé. J'affectionne tout particulièrement la philosophie, je saisis quelques uns des noms des auteurs qu'il mobilise, mais là où je suis capable de jongler avec seulement deux ou trois balles simultanément, lui en met en mouvement une dizaine, de façon native et naturelle, apparemment sans effort. C'est un choc. D'autant qu'il valorise clairement et sérieusement la philosophie et son questionnement dans un endroit (une école de commerce) où celle-ci n'est, pour le moins qu'on puisse dire, pas une donnée immédiate de la conscience locale...

Ok, je savais qu'il avait travaillé sur la question de *L'éthique des affaires* (l'un de ses nombreux livres), mais au lieu d'être un cours vaguement moralisant ou un ensemble de « bonnes pratiques » (présentées de façon la plus arrogante et ignorante possible en « meilleures pratiques » ou *best practices*), lui introduit d'emblée la dimension critique : celle de la pensée qui ne se cache pas derrière un ou plusieurs auteurs mobilisés

timidement, mais se saisit d'eux et s'approprie leurs concepts pour créer un échafaudage théorique personnel... et des plus étranges. Grâce aux auteurs, et il y en avait même issues d'une improbable discipline qu'il appelait « sciences de gestion » (en école, on ne m'apprenait que la gestion), il avait construit un vocabulaire permettant de décrire le monde à nouveaux frais et de rendre visible des choses qui m'étaient complètement passées à côté. En fait, j'avais vécu, sans bien le comprendre sur le moment, une expérience de métamorphose de mon propre regard, devenu complètement autre, radicalement autre. Je découvrirai plus tard, en me penchant sur la question de la culture et de la multi-culturalité (*L'entreprise multiculturelle* est un autre de ses ouvrages), que j'avais, de fait, vécu une expérience d'acculturation où, me heurtant de plein fouet à Yvon Pesqueux, j'avais par contraste découvert où j'étais et d'où je venais. Mais ce qui fut le plus important, c'est que je pris aussi conscience de « où » je pouvais aller, et ce fut en thèse, avec lui.

Un fond... sans fond : expérience de l'abîme et de l'abysse

Il me disait qu'il lui faudrait un secrétaire particulier, quelqu'un avec qui il pourrait discuter à la façon de Comte et Saint-Simon, d'égal à égal. Autant vous dire que je savais déjà que cela serait difficile, parce que pour discuter et argumenter avec Pesqueux, il faut *a minima* être à son niveau de lecture. Que cela veut-il dire ? C'est le principe académique bien connu de la revue de littérature... à un « détail » près : quand on cite, ça n'est pas pour faire de la farcissure légitimante, mais parce qu'on les a lu (et sérieusement), voire pire : parce qu'on les a compris, même quand ce sont des auteurs réputés difficiles d'accès comme Foucault ou Lévinas. Dans le pequeusien, du fond, il y en a ; il y a en même beaucoup trop pour le commun des mortels : celui qui lit Yvon sans être préparé à ce qui l'attend est rapidement dépassé et c'est souvent une sensation d'abysse insondable qui pourrait bien vous attraper et dont vous pourriez tout aussi bien ne pas revenir...

enfin, pour ceux qui persévèrent ! *Organisations : Modèles et Représentations...* je n'y ai rien compris, pourtant j'avais étudié sérieusement en prépa et la Représentation était même le thème de culture générale sur lequel j'ai planché pour les concours ! Je m'y suis cassé les dents franchement. Mais le pequeusien est un langage auto-évolutif, qui s'affine lui-même à chaque fois qu'Yvon lit et relit son texte, à force de travail par son auteur principal, qui incorpore sans la moindre difficulté ce qui lui permet de progresser et d'aller plus loin. Au bout du troisième passage, je commençais à saisir le projet, bien plus radiographique et profond que les *Images de l'Organisation* de Morgan, que je lisais en parallèle.

Il faut dire que le changement est l'un des thèmes qu'Yvon a largement travaillé et, par voie de conséquence, moi aussi : c'est sa lecture et son assimilation graduelle qui m'ont formé. Je me souviens combien j'ai lutté sur le transformisme lamarckien, si étranger à mon darwinisme spontané, instillé en moi par ma socialisation précédente, dont je prenais chaque jour un peu plus conscience. D'où me parles-tu, Camarade ? En haut, en bas ? Dedans, dehors ? Certes cette question, apparemment politiquement connotée, m'avait semblée bien étrange au début, moi qui n'avais pas connu mai 1968. Mais insensiblement, elle était devenue une façon de penser, de penser différemment ; mieux, un véritable opérateur de compréhension, sans nul besoin d'un rattachement politique quelconque.

Oui, Yvon ne l'avait pas utilisé explicitement pour ce changement organisationnel que certains prétendaient conduire, mais c'est lui qui me permit de dépasser les « revues de littératures » banales sur le sujet, qui l'éclairaient moins qu'elles ne le cachaient. Alors s'éclaira ce titre énigmatique : *La dérive organisationnelle* ; oui, il y avait bien un peu de critique politique, comme toujours chez Yvon, mais il s'agissait d'un changement à la manière de la dérive des continents, un changement que personne ne maîtrise vraiment. J'étais

encore un peu jeune (dans ma tête) et cette perspective me laissait inquiet : mais alors il n'y a aucun pilote pour piloter l'avion ? Yvon sourit ; nous étions à Dauphine, nous allions je ne sais plus dans quelle salle, mais Yvon fit un petit détour pour passer devant le bureau d'une personne dont il avait grandement apprécié le travail. C'était Norbert Alter à qui il passait dire bonjour. Et c'était sa réponse à mon inquiétude : *L'innovation ordinaire*, ouvrage du même Norbert Alter. Cette dérive organisationnelle était quelque chose de naturel, sans que cela ne soit nécessairement une mauvaise chose : les routines pouvaient même être source de changement... mes certitudes volaient en éclat les unes après les autres, mais mes propres peurs aussi. C'est grâce à cela que j'eus plus tard d'intéressants échanges avec Martha Feldman, dont je pouvais intégrer les travaux dans un cadre plus grand, plus grand même que celui d'Orlikowski : celui du langage et du méta-langage péqueusien, dont le vocabulaire conceptuel ne s'apprend que par la lecture et la fréquentation ample et directe. Un voyage qui vaut le détour.

Vers la fondation d'une impensable SPSG

Le pequeusien m'a libéré, tout autant d'un certain nombre de mes préjugés, que des jeux politiques universitaires où l'on révère plus le pouvoir temporel et temporaire que le concept permanent et pensant. J'avais très tôt, avant même de songer à faire une thèse, entendu parler d'épistémologie : de ce que j'avais compris, c'était cela qui faisait la différence entre un chercheur et non chercheur ! J'apprendrai plus tard que c'était l'une des raisons pour laquelle Pesqueux venait porter la parole de la recherche académique partout où on l'y invitait ; j'apprendrai encore plus tard, que cette distinction était l'un des concepts fondateurs du doctorat en sciences de gestion, tel qu'élaboré par Alain-Charles Martinet.

De ce fait même, l'épistémologie m'intéressait au plus haut point, par principe, et je me spécialisais dans ce domaine par

l'intermédiaire d'un DEA de Philosophie. Quelle déconvenue quand présentant un papier lors d'un congrès de l'AFC, où j'insistais sur l'apport de Bachelard pour l'étude des outils de gestion, je fus sèchement repris par le président de séance, un Professeur des Universités, qui me dit : « *oui, enfin la vraie gestion, c'est combien il y a dans la caisse à la fin* ». Idéaliste et naïf, j'étais choqué et atterré. Lors d'un congrès ultérieur, peu après, je fus témoin, dans les gradins de l'amphithéâtre où je me trouvais, d'une conversation entre PU, qui parlaient soutenance de thèse et de cette « *affreuse section d'épistémologie qu'on n'a pas envie de lire* » ... Je parlais déjà pequeusien : j'étais dedans en bas (dans les sciences de gestion, simple docteur) et eux dehors en haut (hors des sciences de gestion, bien qu'en étant théoriquement les gardiens, et en position hiérarchique et donc de pouvoir) ; j'avais les opérateurs conceptuels qui vont avec le pequeusien et qui me permettaient tout à la fois d'insérer ce que je venais de comprendre dans un cadre plus grand et me donnait les outils pour pouvoir résister, pour pouvoir produire le changement organisationnel sans qu'il ne soit qu'une simple dérive. Et c'est ainsi que moi, qui n'ai jamais eu la moindre ambition politique, me suis retrouvé dans une aventure qui produira intellectuellement, puis institutionnellement, quelque chose d'impensable alors : une Société de Philosophie des Sciences de Gestion (SPSG), voulant réhabiliter l'épistémologie et la pensée critique en Sciences de Gestion. À la même époque, son ouvrage *Gouvernance et privatisation* m'avait beaucoup marqué : la question de l'institution et de l'institutionnalisation ne devait plus me quitter.

Yvon et le pequeusien avaient été le terreau qui, sous terre, avait permis à deux jeunes esprits de mûrir, moi et Yoann, élèves de la même école ayant choisi le même directeur de thèse ; avec un tel choix, forcément, ça rapproche ! Par nos rencontres, nous serons finalement quatre fondateurs de cette SPSG, impensable et même sans doute indésirable du point de vue des PU précités, avec l'objectif clair de dépasser *Le prêt-à-penser en épistémologie des sciences de gestion* ! Rien que le titre

de ce qui fut notre premier ouvrage est d'influence pequeusienne ; l'idée est claire : produire une critique réellement intellectuelle à même de produire un développement, où l'épistémologie, loin d'être une figure rituelle imposée devient un réel moment de pensée et de réflexivité. La suite, c'est-à-dire l'institutionnalisation de la SPSG, son intégration parmi les associations académiques membres du conseil scientifique de la Fnege, c'est évidemment grâce au soutien à la fois intellectuel, mais aussi institutionnel, qu'Yvon (ainsi que son entourage) nous ont toujours accordé qu'on la doit.

Le pequeusien m'a fait grandir, dans tous les sens du terme. Mais attention, grandir, ça demande beaucoup d'énergie et de faire tous les efforts qui vont avec. Si c'était à refaire, je résigne sans hésiter.

ÉTHIQUE ET ESTHÉTIQUE DU PEQUEUSIEN (Yoann Bazin)

Juillet 2007. Bien que mon doctorat ne commençait qu'à la rentrée, Laurent Magne me propose d'assister à la journée d'étude d'une association académique pour laquelle il doit faire des synthèses. Un peu intimidé, j'arrive dans les locaux d'une école de commerce du Grand Est pour entendre disserter des chercheurs dont j'ai lu ou vu les ouvrages pendant mes études – ou plutôt, en parallèle, puisque les écoles de commerce françaises préfèrent enseigner la gestion plutôt que les Sciences de Gestion. Tous ces professeurs exposent tour à tour leurs pensées et opinions sur l'épistémologie, la critique, la critique de la critique... Une découverte passionnante du monde académique en Sciences de Gestion pour un apprenti enseignant chercheur !

Une table ronde incontournable : celle de mon futur directeur de thèse. Yvon a décidé ce jour-là de faire une présentation sur les *queer studies*. Comme souvent, derrière un ton et une posture décontractés se déroule un argumentaire dense et pointu, le tout émaillé d'expressions chocs qui vont des

fondements conceptuels à la structure du champ en question en passant par les conséquences « pratiques » de l'approche : « *Hors de Judith (Butler), point de salut !* », « *Il faut bien admettre une certaine urophilie dans la publicité pour le café...* », « *On peut alors penser le turn over comme une forme d'échangisme organisationnel* », etc.

Dans la salle, comme toujours avec Yvon, les réactions sont contrastées, voire polarisées. Des doctorants dans un coin gloussent plus ou moins discrètement à chaque expression vaguement sexualisée (pourtant inévitables dans une présentation sur les *queer studies*), certains participants profitent d'une intervention qui leur semble absurde pour se plonger dans leur boîte mail. Quelques personnes froncent les sourcils en cherchant à suivre la présentation, en se demandant où Yvon veut en venir...

Le pequeusien : esquisse d'une grammaire

La difficulté avec le pequeusien, c'est que le propos navigue en permanence entre plusieurs niveaux d'analyse, et que le ton change constamment.

Avant tout, Yvon prend les théories au sérieux, ce qui peut sembler banal mais ne l'est, en fait, pas tant que ça dans notre champ. Il les examine comme des objets scientifiques dont on est en droit d'attendre une cohérence et une rigueur – d'autant plus qu'elles sont performatives, elles sont des impacts concrets sur le monde. Ce faisant, il les met en perspective : généalogie, approches alternatives, liens conceptuels. Son approche est ample et intégrative, ce qui contraste avec l'angoisse de la référence manquante des revues de littérature. Quelque part, Yvon est précis mais ne fait pas dans le détail... Au passage, il aime à souligner l'existant, pour mieux modérer les prétentions de certains collègues à des innovations intellectuelles majeures – des commentaires souvent accompagnés d'un sourire que certains trouveront carnassier.

Le second niveau d'analyse, mais qui n'est jamais clairement distingué, est plus épistémologique. En explorant les théories, Yvon en débusque les postulats, les impensés, les angles morts et autres points aveugles. Puisqu'il les prend au sérieux, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout, allant même jusqu'à esquisser l'épistémè à laquelle elles appartiennent ? Le propos devient alors, soit déconcertant, soit vertigineux selon l'attention portée au texte ou à la présentation. Personnellement, j'ai trop souvent l'habitude de prendre les théories et articles académiques comme des données alimentant ma propre argumentation, comme des ressources que je mobilise avec un certain opportunisme. Le pequeusien m'a poussé à prendre un recul critique, et donc à faire preuve d'honnêteté intellectuelle : ça n'est pas parce que ces auteurs vont dans mon sens qu'il faut les adopter sans distance. Il faut décoriquer et faire preuve de discernement, avec tous et toutes, surtout nos alliés ! C'est pourquoi le pesqueusien est souvent quelque peu *confusing*.

Les choses se compliquent alors quand un troisième niveau d'analyse se mêle aux deux premiers : la réflexivité académique. Yvon ne cache pas le jeu social qui se déroule dans les coulisses et autres arrières-cuisines du monde académique : il aime les partager. Il a été mal reçu à l'AOM en présentant un texte sur une approche *queer* de l'organisation qui ne citait pas Butler ? Il en parle et prévient les autres : « *Hors de Judith, point de salut !* ». Ses présentations sont alors émaillées d'anecdotes et de réflexions sur le champ académique et ses caractéristiques : jeux de pouvoir, dominants et dominés, castes et réseaux, ennemis et alliés, ... Certains y verront du *name-dropping* ou une forme de revanche, d'autres une opportunité de mieux comprendre l'environnement dans lequel ils et elles évoluent. Cette pratique trouvait pour moi son apogée lors de ses séminaires doctoraux au Cnam où, après les présentations de projets de thèse par exemple, le tour de table des professeurs présents se faisait devant tout le monde : doctorants, chercheurs associés, invités, ... Les délibérations étaient inté-

généralement publiques. Un exercice déroutant mais finalement salutaire et extrêmement formateur.

Enfin, comme si ça n'était pas assez, Yvon se refuse à se parer des atours de l'autorité universitaire. Pour illustrer cela, il me faut revenir quelques années encore en arrière.

Le fond... et la forme

Février 2004. Fraichement sorti de prépa pour entrer en école de commerce, ma frustration quant au manque de réflexion et de recul critique sur le contenu des cours croît un peu plus chaque jour. Au détour d'une conversation sur l'éthique des affaires avec un des rares professeurs nous poussant à (vraiment) penser, le nom alors inconnu d'Yvon apparaît. « *Dans ce cas, il faut que vous lisiez Pesqueux*, me dit Alain Broutin en ouvrant son bureau. *Mais attention, on ne ressort pas toujours indemne de ce genre de lecture...* ». Son sourire et son ton provocateurs – signature d'une approche pédagogique broutinienne dite « situationniste » et dont il nous faudra un jour dire et écrire plus – me poussent à descendre immédiatement à la bibliothèque de ce qui s'appelle alors l'ESC Rouen pour y trouver *Organisations : modèles et représentations* et *Mercurius et Minerve* – ouvrages dont je ne comprendrai à peu près rien à l'époque.

Yvon interviendra quelques mois plus tard, dans un séminaire organisé par le même Alain Broutin. J'attendais un professeur titulaire de chaire au Cnam, mes camarades n'attendaient rien de spécial – nous serons tous surpris. Casquette élimée verte sur la tête (qu'il n'enlèvera qu'au moment de répondre à nos questions) et, surtout, banane assortie, il portait une tenue confortable bien différente du costard-cravate de beaucoup de nos intervenants dans cette majeure « Finance, Contrôle et Pilotage ». Il disserte sans notes, navigant (trop) rapidement entre les références aux cinq ou six de ses ouvrages que nous avons à lire, et, surtout, souligne à chaque

question nos hypothèses, positions sociologiques et limites de compréhension. L'exercice est difficile pour des étudiants persuadés d'être intellectuellement solides après deux années passées en prépa... À la fin de la séance, j'étais alors parmi les plus agacés par cette attitude provocatrice.

Tout cela pour vous prévenir que le pequeusien est abrasif au premier contact.

Une éthique et un style de travail épistémique

L'approche d'Yvon est à fois une langue et une manière de voir l'activité scientifique. Il faut prendre au sérieux le travail académique, être exigeant et rigoureux, mais aussi joueur et provocateur. Le monde académique est à la fois trop sérieux – on s'y prend souvent au sérieux – et pas assez – trop focalisés que nous sommes sur des publications que personne ne lira. Yvon demande à la fois plus – il faut toujours faire un examen critique des théories, et pousser jusqu'à leur épistémologie – et moins – si nous ne sommes fondamentalement pas d'accord, est-ce finalement si grave que ça ?

Il y a, à mon sens, deux lignes rouges dans le pequeusien :

- Le mépris institutionnel (surtout s'il est de classe ou de caste) : on ne traite pas une doctorante différemment d'un professeur sous prétexte de genre ou de titre. On commence par voir si ce qui est dit ou écrit est intelligent (ou pas), ensuite on discute.
- Le xéno-scepticisme épistémologique (surtout quand il cache une xénophobie) : derrière l'anthropocentrisme occidental, et surtout nord-américain, de nos théories, concepts et publications, se cache souvent une condescendance (au mieux) envers les autres lieux et formes de production de savoir.

Ni Laurent, ni moi, ne prétendons qu'il faille apprendre le pequeusien pour être de bons chercheurs. Nous ne préten-

dons pas non plus être les héritiers, passeurs ou académiciens du pequeusien. Par contre, nous voyons dans l'approche qui émerge des ouvrages, interventions et collaborations avec Yvon des réflexes et méthodes précieux : exigence, rigueur, critique, ouverture, distance et amusement. C'est une forme, parmi d'autres, de ce que nous avons appelé ailleurs « le travail épistémique ».

Au fond, il nous faut prendre ce que nous faisons au sérieux, mais surtout ne pas nous prendre au sérieux. Et pour ce qui est du reste – de l'égo des collègues et petits chefs, des chappelles et jeux de pouvoir, des disfonctionnements des institutions et revues –, comme dirait Yvon :

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? »